

## LA SEPARATION D'ELLE

Imaginer que l'on survivra père et mère n'est pas un espoir fou. Se penser présent à leur enterrement n'est pas déraisonnable, l'enfant étant en principe destiné à survivre ses parents, sauf accident. Espérer leur mort ou l'attendre pourrait donc s'équivaloir. La mort de la mère ou du père est une scène énonçable et imaginable du lieu de l'enfant, sans qu'aucun meurtre n'ait à le mettre en scène, bien que la mort de la mère et du père ne font pas appel au même scénario, ne mettent pas en jeu la même peur. Et pourtant l'on y rêve, alors qu'apparemment y penser pourrait suffire. Serait-ce pour hâter ce temps à venir ? Le désir de mort pour l'un des parents serait tellement entaché de culpabilité qu'il ne peut surgir que sous forme de rêve, laissant intact la bonne conscience du sujet. Cela se dit, et ce n'est sans doute pas faux. Mais cela est sans doute insuffisant à expliquer la fréquence de ces rêves ou rêveries où l'on perd sa mère, son père, son enfant ou tout être cher, sans exclure son analyste lorsqu'il a la grâce de l'être. Mais si l'on reste strictement freudien, il faudra ajouter que tout rêve ramène à la surface des désirs datant de l'enfance. Or la certitude de la suite des générations, l'implicite de la survie de l'enfant aux parents, n'est pas su d'emblée par l'enfant, qui souvent pense qu'un jour il rattrapera ses parents — qu'il sera aussi « grand » qu'eux, partant aussi « vieux », quand ce n'est pas franchement inversé... « quand je serai grand et toi petit, alors... ».

On répéterait ainsi le vœu d'un âge où la certitude de « SA » mort à venir n'était pas acquise et où cependant sa mort ou sa disparition était sujet à conflit. Ces rêves sont alors des répétitions, des déplacements d'un deuil « à faire », laissant entrevoir la souffrance, c'est-à-dire la vie. On rêve aussi quelquefois sa propre mort, celle-ci mettant en scène encore plus immanquablement la douleur de l'autre.

Mort... Disparition... Absence... Chez l'enfant, cela peut étrangement se superposer. Il est des âges où l'on ne figole pas.

Mort... Disparition... Absence... Rupture... Chez l'adulte, cela peut aussi se superposer. Il y a les grandes amoureuses...

JE T'AIME... JE T'AIME.

Rupture... Absence... Disparition... Mort.

Mais elle (ou il), l'amoureux (doué) espère toujours. Parfois dans la lamentation ou le désespoir, mais il ou elle espère toujours. L'amoureux est le spécialiste de l'espoir. Mais ce n'est pas lui (elle) qui l'a inventé. L'espoir nous est inculqué dès l'enfance dans notre monde monothéiste. Un nom éternel. UN. Lire les textes (bible, thora) pour connaître d'où l'on vient, s'y conformer pour survivre, et pour l'avenir espérer, car il y a l'UN. L'éternité pour que le UN soit. Les grandes amoureuses sont dans la religion. La séparation est toujours un à peu près, elle est toujours à recommencer. « Bientôt » est ce que la mort interdit et que la religion autorise... à condition... d'y rêver, et de croire les textes. La religion pourtant ne se pense pas bien qu'elle existe pour qu'on imagine, la religion s'ECRIT.

« Demain je retournerai à Athènes... Je serai libre de tout le monde, libre de Benedikta, libre... le seul mot en cinq lettres qui compte. Le train s'ébranlait. Je l'accompagnais pendant quelques pas. Elle aussi paraissait soulagée, presque joyeuse. Du moins il me semblait. Peut-être parce qu'elle se sentait sûre de moi, de son emprise sur moi. Elle remonta la vitre, puis par une impulsion soudaine, souffla dessus pour écrire le mot « Bientôt » sur la petite tache de condensation. *Et aussitôt la douleur de la séparation revint.* »

(Lawrence Durrell in Tunc, p. 188-189.)

Cela pourrait être un rêve. Le mot « bientôt » réinstalle la douleur de la séparation, car c'est la vie et ses images qui viennent là où était désignée — déjà — la place vide laissée par la sortie définitive (quoique momentanée) d'Elle du champ de l'imaginaire. Perte définitive ou mort. La mort n'a pas d'images, elle ne s'imagine qu'à travers le vivant, contournant, dessinant le cadavre, la survie seule parle d'elle. « JE » ne se conçoit pas mort du dedans. Autour du cadavre, le regard balaye. « A mon enterrement... ils pleureront, elle, il, Untel, UN... au moins un pleurera, M'imaginera mort. »

Dans ces rêveries, ce qui se représente, c'est les autres, la tête des autres, la tête de l'autre. « Le chagrin de ma mère... de mon père... de mon enfant... d'Untel, sa peine »... Ou plus simplement : « Ta souffrance ». JE T'AIME... Je T'AIME... TA souffrance est ce que JE ne peux penser sous peine d'en mourir. Et cependant j'y reviens et j'y reviens comme au lieu de ma plus grande jouissance.

La deuxième personne « Ta » indique, représente le DEUX, mais ne dit pas si « Je » va survivre à la mort du DEUX.

Platon parle de la séparation des deux sexes, mais en fait il parle de sa place d'homme de la séparation, c'est-à-dire de la mort du DEUX.

L'un du DEUX est toujours une femme. L'angoisse de séparation implique toujours la place de la mère. Les retrouvailles reconstituent un semblant du DEUX et ses avatars. Car le Deux n'est pas le paradis, c'est le territoire spécifique du meurtre. Pour survivre, c'est le deuil de l'une du deux que l'on porte, soi-même déjà mort une première fois, car lorsque deux se séparent, c'est DEUX qui meurt.

L'enfant quitterait bien sa mère après tout, après tout cela... si sa peine à elle ne le faisait pas tant mourir. Or parler ainsi, écrire ainsi, c'est rester encore dans le duel, à la limite c'est tenir un discours psychotique. Car le simple fait de nommer comme entité possible le DEUX, implique qu'il existe un autre lieu d'où l'on peut désigner sans en être. Mais dès que l'on nomme cette troisième place, alors, dans le discours même qui se tient, le DEUX ne peut se maintenir.

Parler de mère ou de père est contestable car l'un et l'autre ont nécessairement la connotation femme ou homme. Dès que l'on dit « mère », on dit enfant, mais aussi garçon ou fille. Or on advient homme ou femme, garçon ou fille, que par mort de l'enfant qui était l'un du deux.

DEUX ne se raconte pas. DEUX s'ECRIT. Quand on le raconte, c'est sous forme d'histoires d'enfant. L'enfant se raconte. Il y a beaucoup d'histoires d'enfant.

Sur le divan on raconte l'enfant. DEUX ça se déduit. Et pourtant « enfant » pourrait suffire si l'on se souvenait que dire enfant, ce n'est pas pareil que garçon ou fille et que ce n'est pas non plus équivalent à absence de sexe. Dire « enfant » c'est dire tous les sexes. En tant que le DEUX est originaire des sexes et antérieur aux sexes. Mais cela est à peine racontable (c'est ça le discours psychotique), car rien qu'en l'énonçant, on met à l'écart l'autre lieu, d'où cela s'entend ; or l'inclure d'emblée changerait cependant le discours en refoulant dans l'inédit le DEUX comme fantasme du corps.

Est-ce pour cela que dans l'article 95 du n° 6 de l'Ordinaire, « L'[enfant-mort] comme terme de passage du mythe à la théorie », c'est la mort de l'enfant qui est privilégiée en tant que terme charnière permettant de situer les deux sexes sans que l'énonciateur ait à polariser ses énoncés, le terme d'enfant n'en privilégiant aucun. C'est ainsi en tout cas que je comprends « l'enfant-mort » en opposition au « père-mort ».

... « Accès possible à la théorie de ce qui traverse le sujet, accès possible au sujet de la théorie, c'est ainsi que j'ai représenté et énoncé l'enfant-mort.

Son destin désormais n'appartient plus qu'au sujet de l'énonciation. »

Je reprendrai donc mes propres détours... passant par l'inévitable formulation qui emprunte le racontable dans l'ordre imaginaire.

S'agit-il de la mort de l'enfant ou du DEUX en tant qu'ensemble de deux corps, lieu de la mère en tant que sujet et non en tant que femme ? Si l'enfant venait à lui mourir à ELLE, c'est elle qui disparaît en tant que fonction maternelle, et ne reste plus qu'une femme (en deuil), voire qu'une supposée femme... combien de fois homme dans ses identifications.

Enfant serait donc le terme le moins unilatéralement sexué et permettrait le mieux de dire la perte et la mort, tout en évitant le piège de la réalité du sexe féminin de la mère. ELLE-à-deux-sexes. Lorsque l'on s' imagine sa propre mort, c'est toujours en tant qu'enfant que l'on meurt. Et l'on pense là à ce stéréotype obscène du vieillard qui meurt en appelant « Maman »...

Séparation... Absence... Mort...

Séparation d'un corps-deux-sexes d'avec la Mère enfin advenue. Séparation d'ELLE-deux-sexes d'un autre réel dont elle portera le manque comme on porte le deuil.

L'enfant-mort, l'autre de moi mort. D'où cela peut-il se concevoir ? Cela s'écrit du lieu du nom du père, mais aucune histoire, aucune anecdote ne le raconte. Le rêveur peut être le sujet dont l'enfant est l'autre réel. Entre le rêve et la proposition écrite, il reste un hiatus infranchissable. De l'un à l'autre on change de registre, il y a une solution de continuité hors du réel du corps qui l'imagine et le pense. Tout scénario ou rêve met en place le sujet comme déjà séparé d'Elle. L'énoncé seul s'interprète en termes de DEUX.

L'angoisse est le souvenir de l'à-peu-près de toute séparation. L'angoisse provient de l'attente du retour et non de la perte. Aussi le deuil de la mort réellement survenue est différent (pas toujours : il arrive que justement l'on ne l'accepte pas) de l'angoisse de séparation. « Bientôt » est ce que la mort interdit et que la religion et l'amour autorisent. Et l'on s'use à imaginer l'inimaginable d'un « jamais plus », image impossible d'un retour quand même imaginé différé jusqu'à l'absurde. « Bientôt »... alors tout recommence... Bientôt se joue avec la mère.

La séparation d'ELLE est cette douleur qui est la vie, qui s'imagine, se représente et se rêve.

« Bientôt » est l'attente du retour du DEUX assassiné.

Selon les lieux de l'énonciation on peut l'appeler mère ou enfant. L'enfant-mort est l'envers de la mère assassinée. L'enfant-mort est la lecture de l'adulte, lecture, surgissement d'images de recouvrement de l'inimaginable de sa propre mort pour Elle.

Or toutes ces images, tous ces rêves, voire toutes ces haines appartiennent à la pulsion de vie, en sont l'expression ultime. Que l'on se représente l'enfant mort ou assassiné, c'est l'autre qui est le cadavre. Que l'on se représente sa propre mort, on contourne le cadavre et l'on vit la douleur de l'autre. La représentation de la mort est pulsion de vie ; la douleur, la souffrance qui l'accompagnent en sont témoin.

Tout devenir est vie, toute rêverie est mouvance, processus, histoire. Pour atteindre la limite d'une représentation possible (en dehors de la « proposition », de l'Écrit) de la pulsion de mort, il faudrait élaborer la notion d'*image-fixe*. Dans la vie, dans le rêve, il n'existe pas d'images-fixes en dehors du *concept d'image-fixe*. La pulsion de mort se signale par la répétition. « Le réel est ce qui revient à la même place ». La pulsion de mort et le réel ne sont pas superposables, ils sont dans des rapports variables mais non contingents. L'*image-fixe* indique la présence de la pulsion de mort et du réel.

L'*image-fixe* n'existe pas en tant qu'événement, elle est la limite de la représentabilité, et peut s'énoncer comme un *passage* du processus au terme. Mais il n'y a pas de continuité entre la représentation d'une scène et l'*image-fixe* qu'elle produit, dont choit la vie, dont se vide l'imaginaire.

La théorie de la psychanalyse est en grande partie ce franchissement réussi par Freud, ce passage entre son imaginaire et la fixation d'images, de concepts répétables par d'autres issus néanmoins de sa vie. Le passage impossible de ce qu'investit la pulsion de vie à ce qui dans une vie se répète et échappe au sens, est ce que l'on pourrait appeler la théorie analytique. Passage de l'enfant-mort à l'enfant-mot, passage de la mort du DEUX à la reconnaissance du lieu d'où cela se nomme et se compte pour UN parcours singulier dont la description ne peut qu'emprunter le LANGAGE COMMUN. Le fait qu'il soit commun ou que l'on peut le rendre tel\* est le leurre qui permet de conclure que nous parlons tous de la même chose.

Le *même* pour tous, hors la forme des mots, est le cadavre, le nôtre, contourné d'images et de scènes différentes pour chacun. C'est par excellence le non-vu, du sujet.

Le Moi au contraire ne peut pas ne pas être vu. Il ne peut se passer du voir. En d'autres termes, il ne peut être sans l'autre.

Le Moi du sujet rêveur est du registre Imaginaire qu'il structure à son tour. Le scénario du meurtre de l'autre ou de son propre « enterrement » est l'expression de cette structuration, de cette mise en forme. Elle ne doit pas être confondue avec ce que Lacan a appelé la structure du fantasme (S  $\diamond$  a) qui est à déduire de l'histoire racontée. Ainsi « un

---

\* En « apprenant » par exemple les graphes de Lacan.

enfant est battu » est l'énoncé du fantasme qui peut par ailleurs se représenter au moyen de multiples histoires.

Or l'on peut suivre Freud en acceptant l'idée que le Moi est le lieu des résistances en analyse. On peut même ajouter que toutes les histoires racontées sont résistance à la manifestation de l'inconscient, et qu'elles ne sont que le cadre nécessaire aux failles, brèches, appels de celui-ci qui ne peut se manifester (sauf aux moments psychotiques), tel quel.

La pulsion de vie emprunte l'imaginaire et le langage pour faire sens coûte que coûte, à tout instant et faire contre-sens à l'analyse. Il est bien absurde de penser qu'il y a des analyses avec « peu » de résistance... Elle est inhérente à toute histoire vécue et racontée, à tout déroulement dans le temps.

La pulsion de mort ne se raconte pas, ne se représente pas. Elle est pure répétition, elle peut s'appréhender par l'image-fixe, par l'Écrit. L'écrit en tant que forme morte s'offre à la lecture et relecture du sujet qui peut de ce fait rester mouvant, vivant et laisser la répétition se faire comme « hors sujet ». Pourtant entre l'Écrit et le lu, le même hiatus se crée qu'entre la pulsion de vie, ici assimilable à l'imaginaire, et la pulsion de mort. Le répété, le même, est la forme morte, une fois écrite vide de toute vie. Le toujours différent, défailant est côté lecture, là où ça ne cesse de s'imaginer. L'Écrit pourrait se concevoir comme un tenant lieu de cadavre de l'écrivain. Ça peut encore se voir, le sujet s'étant pourtant déjà absenté.

Là où Freud pensait pouvoir contempler son tenant lieu de cadavre, est son œuvre, et il n'est pas étonnant qu'il ait mis tant de soin à en parachever la forme. La forme est ce qui reste, le « contenu » se renouvelle au gré du savoir et de la science. Il a cependant laissé, croyant faire œuvre scientifique, une place imprenable du sujet de ces énonciations qui parsèment ses écrits. Le sujet est présent à chaque détour de page, et ceci de manière d'autant plus frappante que le thème semble plus abstrait. Ceci est notamment le cas dans le texte que Freud consacre à la pulsion de mort, l'« Au delà »...

Dans ce texte l'on trouve d'étranges brisures, des en-moins et des en-plus qui indiquent que là ça imagine, ça souffre du côté des Freud. Des générations d'analystes ont lu, lisent ce texte, répètent sans discernement, comme un tout, ce qui est assemblage d'Écrits, assemblage que le titre tient ensemble comme le sujet de Freud, qui désigne la place laissée par le corps vivant, imaginant UN, DEUX, Le TEXTE. Il y raconte des histoires d'enfants, de ses enfants, de lui enfant, de son enfant mort, morte-ELLE.

Avant de se préoccuper de la mort de ses enfants, Freud, grâce à Fliess, parle de sa propre mort. En effet, Fliess lui avait prédit selon des

calculs savants issus de sa théorie à laquelle Freud accordait toute sa foi, qu'il mourrait en février 1918.

Voici ce qu'en dit Jones :

« En février (1918), un malade guéri par Freud lui laissa dix mille couronnes, somme dont la valeur avait diminué de 3/4 environ. Freud se plut alors à jouer à « l'homme riche » et répartit l'argent entre ses enfants et ses autres parents ». Est-ce parce qu'il devait mourir ? Jones poursuit : « L'humeur de Freud demeura variable au cours de la première moitié de l'année. Il sentait évidemment qu'il y avait peu de choses à espérer. (Puis, citant Freud) « Il ne nous reste qu'une farouche résignation » (lettre à Eitingon, 1<sup>er</sup> janvier 1918). La pensée de la fermeté d'Abraham ne manquait jamais de le reconforter. « Courage et résignation alternent en moi, mais je puis m'appuyer sur votre caractère égal et votre indestructible vitalité » (Lettre à Abraham, 18 janvier 1918). Trois mois plus tard il écrit : « Ma mère va avoir quatre-vingt-trois ans et n'est plus très solide. *Je me dis quelquefois que je me sentirais un peu plus libre quand elle mourra, car je suis terrifié à l'idée qu'on devra un jour lui annoncer ma mort* »\*. Longtemps persuadé qu'il mourrait en février 1918, il en parlait souvent d'un ton résigné. » (Jones, vol. 2, p. 209).

Sa mère n'était pas aussi près de la mort qu'il le pensait, mais il est étrange que l'idée de la mort de sa mère le préoccupe, alors qu'il vient précisément de dépasser la date prévue pour sa propre mort.

Jones décrit cette année cependant comme également marquée d'événements heureux, l'un d'eux étant le fait qu'au Cinquième Congrès International de Psychanalyse on vit pour la première fois des représentants officiels des gouvernements autrichien, allemand et hongrois. « Le fait s'expliquait par l'importance croissante que l'on attachait au rôle joué par les « névroses de guerre » dans les plans militaires. »

La notion de névrose de guerre étant issue des névroses traumatiques, répétition d'un événement apparemment déplaisant, l'on verra plus loin quel autre exemple Freud décide d'employer pour pousser plus avant sa réflexion sur la répétition.

Sa mère mourra seulement en 1930 à l'âge de quatre vingt douze ans. Et à cette occasion, Freud écrit à Jones et à Ferenczi : « Je ne dissimulerais pas le fait qu'en raison de circonstances spéciales, ma réaction devant cet événement a été curieuse. Assurément *on ne peut savoir de quelle façon une telle expérience peut affecter les couches profondes*, mais en surface, je ne puis détecter que deux choses : d'abord *une plus grande liberté personnelle*, du fait que j'étais toujours terrifié à la pensée qu'elle puisse apprendre ma mort ; ensuite la satisfaction qu'elle ait enfin trouvé

---

\* C'est nous qui soulignons.

la délivrance à laquelle elle avait droit après une si longue vie. Autrement pas de chagrin comparable à celui que connaît mon frère, de dix ans mon cadet. *Je n'ai pas été à l'enterrement ;* comme à Francfort, Anna m'a représenté. Elle a pour moi une valeur inestimable. » (à Jones, le 15 septembre 1930).

« Ce grand événement m'a affecté de façon toute particulière. Pas de douleur, pas de regret, ce qu'expliquent probablement les circonstances accessoires, son grand âge, la pitié qu'inspirait vers la fin sa détresse et, en même temps, un sentiment de délivrance, d'affranchissement, dont je crois comprendre aussi la raison. C'est que *je n'avais pas le droit de mourir tant qu'elle était encore en vie*, et maintenant j'ai le droit. D'une façon ou d'une autre, *les valeurs de la vie seront sensiblement modifiées dans les couches profondes* ». (à Ferenczi, le 16 septembre 1930).

Il supporte donc bien la mort de sa mère, c'en est même une libération pour lui, le deuil ayant déjà été fait durant la longue vie de Freud, l'insupportable de toute façon étant, restant sa souffrance à elle. Elle ne doit pas perdre l'enfant, manquer d'enfant, dans son esprit à lui. Lui qui l'a tant et tant de fois rêvée morte. Le travail sur les rêves les plus communs, dont ceux où l'on perd les êtres chers datant déjà de 1900, date où il puise le plus clair de ses informations sur les mécanismes psychiques chez lui-même.

Ce qu'il dit ne pas pouvoir supporter, c'est de l'imaginer elle en deuil de lui, elle privée, manquante de l'autre, lui mort. C'est donc sa propre mort vécue dans le corps de sa mère qui lui était interdite.

Le DEUX meurt non pas quand la mère meurt dans le réel, mais quand elle est imaginée du lieu de l'enfant sans lui, donc privée de sa fonction de mère.

Dans l'Au-delà du Principe de Plaisir, texte fondamental dans l'élaboration théorique de Freud, l'exemple clinique dont il se sert pour démontrer la compulsion du sujet à revenir aux situations déplaisantes, concerne précisément la séparation de l'enfant et de la mère, séparation répétée par l'enfant.

Ce texte qui introduit la notion de pulsion de mort a été commencé au printemps 1919 et a été achevé en mai 1920. L'exemple cité est resté célèbre sous le terme, devenu pratiquement un concept en psychanalyse du « Fort-Da », termes allemands qui désignent Absent-Présent, traduits en langage courant : « parti-voilà ». Freud introduit cet exemple en passant par les rêves des névroses traumatiques et en disant : « Je propose maintenant qu'on abandonne ce sombre et sinistre thème de la *névrose traumatique* et que l'on étudie le mode de travail de l'appareil psychique à partir d'une de ses activités normales les plus précoces. Je veux dire les jeux des enfants. »

Il abandonne donc l'exemple de la névrose traumatique, exemple qui était particulièrement actuel dans les années qui précèdent cet écrit et par lesquelles il avait intéressé jusqu'aux autorités autrichiennes...

L'enfant qu'il observe et dont il relate le jeu est son petit-fils, enfant de sa fille Sophie. Sa fille est cette mère dont l'absence pour son fils a donné lieu à ce jeu interprété par Freud. Le jeu consistant à faire disparaître puis réapparaître une bobine, signifiant de la mère absente, puis présente. Le deuxième acte (retour) étant le moment du « plaisir » que l'enfant se procure en devenant *actif* par rapport à la situation réelle du départ de la mère, où il subissait l'événement en étant *passif*. Signalons que l'opposition actif/passif est ce qui caractérise en dernière instance l'opposition masculin/féminin dans la théorie freudienne. On maîtrise son angoisse par l'acquisition d'un comportement actif, là où l'Autre nous met, de par sa séparation-disparition, dans une position passive. Et l'on se prend à rêver pour Freud sur ce qu'il pouvait imaginer de la coïncidence entre être femme et être dans l'angoisse de la disparition de l'autre.

Maîtriser l'angoisse de séparation (de la mort ?) serait-ce se sauver de cette position féminine propre à la mère ?

En bas de page de ce passage, Freud confirme par l'observation directe son hypothèse, sans cependant la pousser plus loin ; il entend l'enfant dire au retour de la mère, après une absence particulièrement longue « Bebi o-o-o » (o-o-o : pour foooort) ; ce qui peut se traduire par « a-a-a-a » pour « paaaati »). L'enfant ayant trouvé moyen de se faire disparaître lui-même pendant cette longue absence en ayant découvert son image dans le miroir et en la faisant disparaître lui-même.

Au bas de la page suivante, en petits caractères, le lecteur est informé par Freud que la mère de cet enfant est morte réellement, lorsque celui-ci atteint cinq ans trois quarts, et qu'il ne montra à cette occasion aucune tristesse particulière. Freud l'explique par le fait qu'entre temps la mère avait eu un autre enfant, ce qui avait provoqué de la part du petit garçon une très grande jalousie.

L'on retrouve ici les mêmes éléments que dans la séquence suivant la perte de sa propre mère : indifférence au fait réel, immédiatement suivi de la mention du frère plus jeune (Cf lettre à Ferenczi) précédés de rêves (rêveries) où elle meurt déjà, répétées inlassablement.

« Mort — Disparition — Absence. »

La publication de « Au-delà du Principe de plaisir » provoqua beaucoup de discussions dans le monde analytique. Entre autres, l'on accusa Freud d'avoir écrit ce texte mû par le deuil de sa fille Sophie qui mourut effectivement le 25 janvier 1920, peu avant la première publication de cet article.

Freud ne pouvait pas ignorer que cette publication allait provoquer ce type de commentaires ; pour quelle raison ajoute-t-il alors la remarque précisant que l'enfant avait réellement perdu sa mère après avoir fait la description de son meurtre « joué » ? Cela n'ajoute que peu au point de vue théorique, mais ouvre la brèche sur la vie, indique la ligne de fuite, le discontinu radical entre le discours théorique pour les autres et le lieu où ça souffre et où viennent se répéter les images pourvoyeuses de signification. Brisures du texte qu'aucun contexte ne saurait combler.

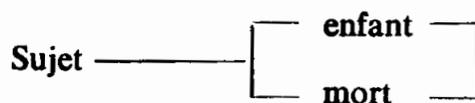
La conclusion implicite que, consciemment ou inconsciemment, tout lecteur ne peut manquer d'en tirer, est la toute-puissance du désir... « Maman paaaaati pour toujours ! » Et ne reste plus sur la scène qu'un enfant « actif » et sa bobine... Embobine Ma théorie...

Voilà ce qu'en dit Freud à Wittels le 18 décembre 1923 : « Ceci m'a toujours semblé intéressant. J'aurais certainement insisté sur le lien à faire entre la mort d'une fille et les concepts de l'Au-delà dans toute étude analytique concernant quelqu'un d'autre ; l'Au-delà fut écrit en 1919 alors que ma fille était jeune et épanouie. Sa mort date de 1920. Au mois de septembre 1919, je laissais le manuscrit de ce fascicule à des amis à Berlin, pour qu'ils me fassent part de leurs appréciations, alors que seule la partie sur la mortalité et l'immortalité des protozoaires manquait encore. *Probabilité ne signifie pas toujours vérité !* » (Souligné par l'auteur) Et alors ? Pourquoi se défendre tant, comme si la vérité ne pouvait se dire à partir d'un fait de sa propre expérience ou parce que la vérité était autre : ce n'est pas Sophie en tant que son enfant qui dans le texte compte pour morte, mais en tant que *Mère*. C'est en s'identifiant à l'enfant, de la place de l'enfant, que Freud put comprendre le jeu de la bobine. A cette époque du reste il y était en plein, dans les jeux d'enfant, puisqu'il venait de terminer « On bat un enfant ».

Au point de vue chronologique, trois textes se suivent et se chevauchent : « On bat un enfant » puis « Au-delà du Principe de Plaisir », qu'il écrit simultanément à l'étude sur la « Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », qu'il termine et publie avant l'Au-delà.

Lieux de l'enfant, lieu de la bisexualité, lieu d'où se pose la question de la mort et non celle du sexe toujours partiel, féminin OU masculin.

Tous les êtres sont bisexuels, mais on n'en tire pas les conclusions lorsqu'il est question de l'enfant. Dans le registre imaginaire il n'existe pas de père. Pour cela on peut faire le détour par « l'enfant-mort » : le terme « mort » ne vient là, non dans un rapport de contiguïté au terme d'enfant, mais dans un rapport de substitution, littéralement à la *même* place qu'enfant, réduplication de celui-ci, comme deux prédicats dont le sujet serait le rêveur, c'est-à-dire celui qui peut dire Mon enfant.



De cette place-là seulement, Ma mère peut parler à Ma place. Qui peut logiquement dire *mon* enfant ? Seule la mère. L'autre de chair d'où se pense et s'agit l'enfantement. Le fantasme de l'enfant-mort implique la place imprenable de la mère et pose la question de sa mort. L'homme (enfin présumé tel, car apparemment à la place symétrique de la mère, celle du père) ne peut qu'ECRIRE *son* enfant. S'il dit *mon* enfant (et il le dit, car il ne parle pas toujours en ECRIT) c'est du lieu de la mère qu'il énonce, imagine ou souffre. Donc identifié à sa mère à lui.

Cependant le lieu de la mère est une place qui n'a de rapport univoque qu'avec l'enfant et la mort et non aux sexes. Position masculine, position féminine en chacun. D'où l'on fabrique l'enfant est affaire de névroses individuelles. Parfois c'est deux femmes, parfois deux hommes, parfois homme et femme, mais qui est qui ? Les registres de l'état civil sont là pour s'occuper d'anatomie, ce n'est pas le travail de l'analyste. L'état civil est un des trois registres qui disent la même chose en des langues quasi-intraduisibles. C'est la tentative de Freud que d'avoir voulu y introduire de l'Interprétation. Cependant une des propositions universelles est celle qui dit : tout le monde a une mère. La proposition universelle s'énonce également du lieu de l'enfant.

Et lorsque je dis « enfant », est-ce du DEUX que JE parle ? Ecrire, ce n'est pas produire de l'ECRIT continu. Dans ce texte, ici et maintenant, l'ECRIT est à déduire par bribes, le reste est à raconter comme on raconte les histoires d'enfant.

Comme les histoires d'enfant, les textes d'analystes disent toujours la même chose. Quand les mythes sont devenus apparemment inopérants, les analystes se sont mis à les réinventer pour permettre aux malades d'une civilisation de *se* raconter, de fabriquer du sens à partir de leur propre vie. Ils puisent dans la science de leur temps les formes qui rendent crédibles aux non-croyants les histoires d'enfants. L'endroit de toute histoire, là où cela semble le plus impersonnel, est le lieu du plus grand camouflage. Camouflage étant à entendre non comme faux, ni mensonge, mais comme discontinu par rapport au corps qui vit et qui meurt. Le mythe d'Œdipe dépoussiéré par Freud, remis à l'ordre du jour, se raconte encore dans les chaumières d'analystes. L'on y parle beaucoup du meurtre du père et de l'inceste. La mort de la mère y est souvent passée sous silence. Freud lui-même n'y accordait qu'une importance secondaire. La mort de la mère reste comme refoulée dans l'écrit. La signification analytique a été fabriquée essentiellement à partir de la mort du père. En fait le père dans la tragédie doit être tué, pour que vienne à sa place l'homme *de* la femme, place qui est toujours usurpée, car *la place du père est toujours vide*. Le meurtre du père ne parle pas de la mort. Laïos

est irresponsable de sa mort qui apparaît pour lui comme accidentelle. Dans l'histoire le père doit mourir pour que puisse s'ECRIRE l'absence. La mort du sujet est signifiée par la mort de la mère. Elle seule est responsable de sa mort. Jocaste se suicide. Sa mort parle du désir. La problématique du meurtre du père appartient à la problématique du normal et du pathologique. Tuer le père n'est pas vital, c'est important pour assurer la survie, condition d'une névrose supportable, car *à partir de là on fabrique du sens, on imagine deux*. Le DEUX est en deçà, ni sens ni image, limite ultime entre vie et mort. Cette mort-là, ce que j'appelle la Séparation, reste peu racontée dans le mythe des analystes.

L'Œdipe est une mascarade de la mort du père pour camoufler la mort de la mère. Seul le suicide de la mère (le suicide étant précisément la mort du sujet *et* de l'autre aimé) raconte ELLE et *son* enfant, parle de l'impossible retour. Elle se donne la mort ne pouvant survivre à la perte de l'enfant-amant.

« Rupture... Absence... Disparition... Mort. »

JE T'AIME. JE T'AIME ?

L'« Au-delà du Principe du Plaisir » se termine par ces vers :

« Ce qu'on ne peut atteindre en volant, il faut l'atteindre en boitant...  
Boiter dit l'ECRIURE n'est pas pécher ».

Boiter comme Œdipe ? Si être Œdipe n'est pas pécher, c'est que peut-être le péché n'est pas côté sexe... Ne serait-il pas alors côté mère-enfant, mère dont on escamote le meurtre quotidien et nécessaire, mère absente dont le retour, « bientôt », est cette douleur qui signe la vie.

1-5-75.